

Traduction et nouvelles

Isabelle Beaulieu, Thomas Dupont-Buist, Caroline R. Paquette, Hélène Rioux et Michel Lord

Numéro 168, hiver 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/87672ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Beaulieu, I., Dupont-Buist, T., Paquette, C. R., Rioux, H. & Lord, M. (2017).
Compte rendu de [Traduction et nouvelles]. *Lettres québécoises*, (168), 41–45.

Penser le queer

Isabelle Beaulieu

Essai personnel, autofiction, journal de bord réflexif, il serait bien difficile d'assigner une catégorie aux *Argonautes*, livre à la forme multiple et non conventionnelle.

Tout au long de ce récit, l'auteure prendra sa vie et ses expériences comme matériaux, redonnant ainsi ses lettres de noblesse à une certaine écriture de l'intime. Ainsi, on sait qu'elle partage sa vie avec Harriet devenue Harry, qu'ils ont eu un petit garçon ensemble et qu'avec le grand garçon issu d'une précédente union d'Harry, ils forment une famille qui vaut bien toutes les autres. Maggie Nelson puise ici à même son propre modèle familial pour penser et réfléchir le queer.

Étrange comme un queer

Aux États-Unis, le terme queer a d'abord été une insulte pour toute personne ne se sentant pas en adéquation avec l'archétype binaire de l'homme et de la femme, et dont la sexualité et le désir ne sont pas dirigés, ou du moins exclusivement, vers le sexe opposé. Étrange, louche, tordu, voilà ce que désigne le mot queer. Dans les années 1990, le groupe stigmatisé a récupéré l'offense pour se l'approprier.

« Suis toujours en train de sortir du langage totalisant, c'est-à-dire, du langage qui piétine effrontément la spécificité ; avant de me rendre compte que c'est une autre forme de paranoïa. » La question du langage comme ce qui sert à décrire la réalité reste entière puisqu'en se situant dans la catégorie des gens qui ne veulent se voir attribuer aucune catégorie, la personne queer demeure tout de même confinée à une catégorie. Le langage s'avère toujours insuffisant, car s'il sert à préciser, il laisse en marge tout ce pour quoi il n'a pas été employé et qui aurait pu advenir. « Une fois qu'une chose est nommée, as-tu dit, nous ne pouvons plus la voir de la même façon. Tout ce qui n'en a pas été dit se fane, se perd, est assassiné. » Si l'on choisit un mot au détriment des autres, on réduit notre champ de vision et nos possibles. Sans parler du fait que lorsqu'il est employé, le mot est lancé dans l'arène de l'interprétation. Comment accepter, pour une écrivaine, l'ambivalence des mots ?

Le livre de Maggie Nelson est exigeant, et pour cela je veux remercier l'éditeur d'avoir eu envie de le traduire et de le proposer ici. D'autant plus que le sujet est beaucoup moins discuté au Québec qu'aux États-Unis où la culture queer est très présente et les champs d'études sur le genre (*gender studies*) sont investis depuis les années 1970. Maggie Nelson puise à de nombreuses sources, qu'elle cite et qui l'accompagnent dans ses réflexions. Ces autres voix qui viennent s'ajouter à celle de Nelson permettent ce langage pluriel si primordial à la multiplicité des façons d'être, de penser et d'agir.

Au fil de l'écriture, sans ordre ni chronologie, Nelson réfléchit à bâtons rompus. Elle traite autant des aspects antagonistes du besoin d'écriture, « ça fait partie de l'épouvante de parler, d'écrire. Il n'y a nulle part où se cacher », que de la question de l'enfantement et de « la façon dont un bébé invente littéralement *de l'espace* là où il n'y en avait pas auparavant ». La rigueur intellectuelle s'entremêle avec

les bribes du vécu de l'auteure, ce qui peut-être en fera sourciller plus d'un. Mais Maggie Nelson assume qu'on ne peut regarder sans subjectivité et qu'il est impossible d'écrire sans y mettre de « soi ». On a tendance à l'oublier parce que la philosophie occidentale est souvent désincarnée, divise l'esprit et le cœur, et s'abreuve trop rarement à la quotidienneté, mais qu'est-ce que la philosophie sinon l'amour de la sagesse dans l'espoir d'en déchiffrer un peu plus sur soi, sur ce qui nous fait et sur ce qui nous entoure ?

Lever les voiles

L'Argo est dans la mythologie grecque le navire sur lequel partent Jason et cinquante hommes pour chercher la Toison d'or. Le titre de l'œuvre renvoie à Barthes qui compare celui qui dit « je t'aime » à « l'Argonaute renouvelant son vaisseau pendant son voyage sans en changer le nom ».

En effet, les pièces de l'Argo doivent être remplacées en cours de route, mais le bateau reste fidèle, malgré les métamorphoses, à son nom. Pour que le langage remplisse son rôle, il doit absolument exister dans une pluralité de sens en évolution. Nelson, à travers la question du queer ou de l'écriture, extrapole la symbolique de l'Argo à la nécessité de se réinventer, collectivement pour échapper au prosaïsme cynique ambiant, et individuellement pour que chacun puisse se sentir exister légitimement, sans obligation d'une projection préalable.

L'entreprise de Maggie Nelson est honnête. L'auteure fouille en elle et chez les autres ce qui pourrait l'amener à une meilleure compréhension du monde. Dans ces morceaux épars, on souhaiterait un peu plus de continuité. À force de lancer dans toutes les directions, maternité, écriture, queer, couple, sans souci d'indexation, Nelson dilue son discours et en atrophie sa portée. Mis à part cela, le partage de ses questionnements et de ses constats, à savoir l'importance d'être soi et de ne pas céder à des propos à l'emporte-pièce, fera sûrement des émules prêts à poursuivre la réflexion sur l'immense Argo qui, toutes voiles dressées, navigue vers l'or qu'est la liberté d'échapper à toute définition. ♦



☆☆☆
Maggie Nelson
Les Argonautes
traduit de l'anglais (États-Unis)
par Jean-Michel Thérroux
Montréal, Triptyque
2017, 218 p., 23,95 \$

Un fou du roi dans un royaume d'exactitude

Thomas Dupont-Buist

À Sweetland, petit village juché sur une île de la taille d'une virgule dans la phrase de Terre-Neuve, les échos du monde moderne n'ont jamais atteint le rivage qu'atténués par la distance et la brume.

Pour son quatrième roman, Michael Crummey a gravi les marches d'un phare récemment automatisé où la lampe-tempête ne fait plus danser d'ombres sur les murs. En son sommet, il a posé son regard sur un village dont portes et fenêtres ne serviront bientôt plus qu'à accueillir le contreplaqué prêt à moisir et les clous prêts à s'oxyder. À Ottawa ou à St-John's, dans une pièce où des néons éclairent des colonnes de chiffres, une signature électronique a été apposée pour ratifier la disparition prochaine de Sweetland. Comme partout ailleurs, l'inconscience est venue à bout de la seule économie qui prospérait : la pêche.

Entretenir une communauté du bout du monde n'est plus à l'ordre du jour, s'insère encore moins bien dans un plan quinquennal. N'en déplaise aux racines qu'ont fait pousser les ancêtres dans ces sols arides, il faudra partir, s'effacer des cartes comme des fragiles mémoires. En compensation, cent mille dollars bien ronds annuleront toute velléité de confrontation. À condition, bien sûr, que tous, sans exception, acceptent de s'évaporer à l'unisson. C'est sans compter sur Moses qui, intraitable sans trop savoir pourquoi, va refuser ce que presque tous se sont empressés d'accepter. Le septuagénaire se retrouve ainsi seul de son camp face à tous ceux qu'il a connus et qui sont bien décidés à le convaincre de partir, fussent-ils utiliser pour cela les moyens les plus extrêmes.

Mémoire en croix

Roman mélancolique d'un « monde déchu », que la rigueur de son climat a longtemps préservé du « continent », *Sweetland* est l'ultime manifestation d'une mémoire, tant collective qu'individuelle, qui s'apprête à s'incarner dans la blancheur d'une croix anonyme. Le bourreau de la modernité n'est toutefois pas exempt d'une certaine clémence et laissera au condamné le temps d'accomplir tous les petits rituels qui sont autant de dernières volontés. En compagnie de Moses, vieux malcommode aussi vaillant que têtu, c'est une liturgie des confins que nous pratiquons, relevant les collets une.22 en main ou débitant interminablement du bois de chauffage pour un hiver qui sera le dernier. À pied ou en VTT vrombissant, on gravit les sentes qui mènent au Fauteuil du roi, ce promontoire où en souvenir du film *Titanic*, on peut crier « Je suis le roi du monde ! [...] [!]a voix dévalant la colline vers l'anse, gagnant en vitesse au fur et à mesure de sa dégringolade. »

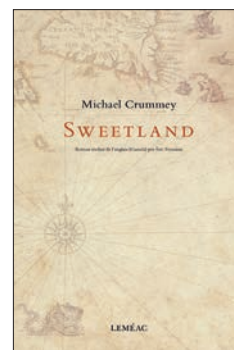
Jamais les autres insulaires ne le reconnaîtraient, mais à sa manière, Moses est l'âme de ce village qui n'existe sur aucune carte. Allers-retours entre présent et souvenirs nous permettent de faire la connaissance des proches du patriarche sans progéniture. Le village a beau ne pas être bien peuplé, comme partout, chacun de ses habitants raconte une histoire, pour peu que l'on se donne la peine de l'entendre.

Robinson à Terre-Neuve

Outre les gens qui l'habitent, l'île de Sweetland constitue en elle-même un lieu-personnage au caractère inhospitalier. Dans la tradition américaine des œuvres appartenant au mouvement de l'écriture, Crummey fait vivre tempêtes et couchers de soleil, plonge dans des méditations inspirées par le passage des saisons et propose ainsi la meilleure façon de faire éprouver un lieu à ceux qui n'y sont jamais allés. À travers la description soignée d'un quotidien somme toute monotone perce une poésie qui surprend, comme le promeneur s'étonne de la couleur d'une fleur sur un chemin pourtant mille fois parcouru. On pense à certains romans tout aussi admirablement traduits des Américains Wallace Stegner, T.C. Boyle et à une panoplie d'auteurs du catalogue de la maison d'édition Gallmeister.

Le registre se fait plus halluciné quand Moses se retrouve finalement seul pour de bon sur son île. Il s'organise d'abord comme un Robinson, mais l'isolement vient progressivement à bout de la raison de l'entêté. Particulièrement réussie, cette dernière portion du roman, grâce à une intensification des épisodes de démence, pousse le passé à envahir le présent, le rêve à assaillir le réel. Ainsi Moses en vient-il à apercevoir, entre autres pièges de l'esprit, près des falaises, une foule de défunts se mêlant à la brume nocturne, « assemblée là dans un silence retentissant de cathédrale ».

Mais dans cette œuvre aux multiples niveaux de lecture, plus important encore est sans doute le discours souterrain. Subtilement, Crummey soulève l'absurdité qu'il y a à déloger un village sous-peuplé alors que chaque mois s'échouent sur les rivages du monde des embarcations de fortune pleines de réfugiés ayant tout risqué pour trouver un endroit où vivre en paix. Le fou se rit des certitudes, aussi nous permet-il de les questionner à nouveau. Est-ce à dire que dans l'esprit un peu patraque de Moses réside une forme de sagesse ? Quelque chose d'inarticulé, d'instinctif. Quelque chose comme un pied de nez maladroit à une modernité de marche ou crève. ♦



☆☆☆
Michael Crummey
Sweetland
traduit de l'anglais (Canada)
par Eric Fontaine
Montréal, Leméac
2017, 392 p., 35,95 \$

Comme des enfants

Caroline R. Paquette

L'écrivaine Heather O'Neill, indubitablement magicienne, fabrique dans *La vie rêvée des grille-pain* vingt mondes sans fin, où cohabitent beauté et laideur.

« Parce que, dans le domaine de l'art, la douleur peut être transformée en magie. » Plantée au tout début du recueil d'Heather O'Neill, cette phrase en résume le projet et le tour de force. L'auteure montréalaise ne se contente pas de faire tourner des mondes enchantés et désenchantés au bout de ses doigts, elle plonge sous la surface, d'où elle extirpe des réalités modulées. Un peu comme le soldat de « Bartok expliqué aux enfants » qui, maintenu sous l'eau d'une baignoire par ses bourreaux, se met à apercevoir « les étranges bouillons bleu vert de l'océan », avec ses tortues de mer et ses bancs de poissons nacrés.

Il y a dans le regard affuté d'O'Neill une foi inébranlable en l'art, en les livres, en la poésie. Chez ces enfants qui rêvent de mieux, ils ouvrent une brèche, quelque chose comme un espace de liberté, par-delà les attentes.

Publié en version originale en 2015, sous le titre *Daydreams of Angels*, le recueil d'O'Neill a notamment été finaliste au prestigieux prix Giller. C'est l'écrivaine Dominique Fortier, elle-même dotée d'un lumineux sens de la narration, qui en signe la traduction, sous la direction de la maison d'édition Alto. Le résultat est sans équivoque : précis, fluide, avec une attention portée aux références, de sorte que l'univers à la fois extravagant et tout montréalais d'O'Neill s'y trouve respecté. Les mots en français dans l'œuvre originale – « chocolat chaud », « monsieur », « bonjour » – côtoient des expressions typiquement québécoises – des jurons, par exemple.

Le laid, le beau

Imaginez un monde où les enfants sont des adultes qui sont des enfants. Où les petites filles, magnifiques, font constamment plaisir aux garçons ; où « les bambins de quatre ans [constituent] toujours une bonne option pour qui [cherche] à embaucher quelqu'un au noir » ; où s'émet le souhait quasi unanime de ne pas grandir. La sexualité malsaine, l'asservissement, le rejet de ceux qui débordent du cadre forment des éléments récurrents du recueil – à côté des animaux verbomoteurs et des bébés dont l'origine est fantasque. Les contes pour enfants, auxquels l'auteure fait souvent référence, charrient une bonne dose de cruauté, faut-il le rappeler.

Heureusement, il y a dans le regard affuté d'O'Neill une foi inébranlable en l'art, en les livres, en la poésie. Chez ces enfants qui rêvent de mieux, ils ouvrent une brèche, quelque chose comme un espace de liberté, par-delà les attentes. C'est le cas pour Isabelle dans « Comme une piqûre d'abeille », qui préfère les livres aux garçons, malgré les insistances de ses amies. « Tu devrais mâcher un peu tes mots. Les gars adorent quand on a du mal à prononcer », lui suggère Corinna, de fort mauvais conseil. Isabelle finira par céder à la pression, puis par repousser les avances du perfide Luc, pour retrouver enfin ses vêtements démodés et, bien sûr, ses romans de poche : « Elle voulait s'enterrer dans le sol, comme une graine de moutarde, jusqu'à ce qu'elle soit prête à grandir, sauvage et formidable. » Les images que tricote O'Neill, à partir de réalités dures, sont absolument sublimes. Elle les rend habitables, en quelque sorte.

Jouer avec les frontières

D'emblée, la tentation sera forte de noter, avec un brin d'agacement, le fait que les femmes sont cantonnées à des rôles stéréotypés (la ménagère, la prostituée, la mère, etc.). Mais l'auteure, futée, attend la lectrice au tournant : elles incarnent aussi les personnages les plus forts, comme Tourterelle, qui veut devenir scientifique malgré les moqueries de sa famille. « Je me demande si chaque petite fille se sent comme si elle était la seule petite fille sur la planète », rumine-t-elle à juste titre. Parce qu'O'Neill pulvérise, souveraine, les frontières de tout acabit (entre les époques, les lieux, les genres), elle parvient à rendre au réel toute sa complexité. À lui insuffler de la fantaisie, aussi : demandez aux nombreux enfants du recueil qui, même s'ils sont perplexes devant les histoires farfelues de leurs aïeux, veulent pourtant les entendre et les réentendre. Quitte à saouler leur grand-mère avec moult bières, pour délier sa voix douce « comme si elle avait passé la journée à manger des beignes couverts de sucre en poudre ».

Or, devant *La vie rêvée des grille-pain*, nous sommes un peu comme ces enfants – avalant ces histoires avec avidité, rabattant le couvercle sur nos platitudes, accueillant le triste et le doux que les métaphores de l'auteure, si puissantes, pourront remuer en nous. ♦



☆☆☆☆
Heather O'Neill
La vie rêvée des grille-pain
traduit de l'anglais (Canada)
par Dominique Fortier
Québec, Alto
2017, 400 p., 27,95 \$

Le sommeil de l'injuste

Hélène Rioux

Quand on dort du sommeil du juste, c'est qu'on a l'âme en paix. Ce qui est loin d'être le cas de David Pace, héros (ou anti-héros ?) du dernier roman de Nino Ricci, *Sommeil de plomb*.

David Pace a-t-il seulement une âme ? Je me suis posé la question tout au long du roman sans jamais trouver de réponse satisfaisante, et si j'ai commencé par éprouver de la compassion pour les souffrances du personnage, j'ai fini par me sentir révoltée par sa veulerie.

Fasciné par le déclin de l'Empire romain depuis le voyage en Italie qu'il a fait à l'adolescence, David enseigne l'histoire de la Rome antique à l'université. Il cherche en même temps à écrire un essai sur la décadence de notre civilisation en vivant, tout aussi fasciné, sa propre déchéance.

Car la déchéance, tant du monde que d'un homme, est au cœur de *Sommeil de plomb*. J'ai dit que le personnage était veule, mais le milieu dans lequel il évolue n'est guère plus brillant. Un directeur de département a, par exemple, créé un site pornographique, un autre a séduit une étudiante. Magouilles, lâchetés, trahisons : Nino Ricci ne nous épargne rien et aucun protagoniste ne suscite chez le lecteur la moindre sympathie.

La descente aux enfers

Au début du roman, David roule sur l'autoroute avec son fils Marcus. Mais un « déferlement chimique » (le roman commence par ces mots énigmatiques) se produit dans son cerveau et il fonce dans une voiture arrêtée sur l'accotement. Il s'était endormi. Il croque aussitôt deux comprimés pris au hasard.

Ce n'est pas la première fois que la chose lui arrive. La nuit, quand il parvient à s'endormir, cela n'a rien de réparateur et il se réveille épuisé ; le jour, il a des absences : David souffre d'un trouble du sommeil. Un trouble cérébral profond, lui a expliqué son docteur, une sorte de « défaillance dans le mécanisme qui sépare l'état de veille du sommeil ». Son cerveau serait inapte à produire une substance chimique essentielle à son équilibre.

Mais sans sommeil, aucun équilibre ne peut être atteint et David tente désespérément de le trouver en absorbant, sans respecter les ordonnances (ce qui montre son côté rebelle, autodestructeur), une panoplie de médicaments, Ritalin, Prozac et autres, comme le méthylphénidate ou l'oxybate de sodium qui donnent leur titre aux différents chapitres.

La descente aux enfers de David semble avoir commencé dans une université montréalaise. Son essai, *Histoire au masculin*, avait obtenu un succès d'estime et il était un peu l'enfant chéri du département. Mais un méfait l'a obligé à quitter le Québec et à aller s'installer à Toronto : il avait mal noté le travail d'un étudiant qu'il avait ensuite plagié dans un article. On apprendra plus tard que son *Histoire au masculin* est aussi le fruit d'un plagiat. Il tente malgré tout d'écrire la suite sans parvenir à rien. Il est comme une coquille vide, sa vie est un mensonge, tout son monde s'effrite et s'effiloche :

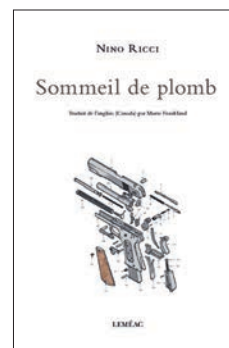
son mariage (il trompait sans vergogne sa femme Julia) tombe à l'eau, le divorce l'accule à la ruine, il perd son emploi après un nouvel épisode dégradant. D'un échec à l'autre, David finit par être embauché dans une petite université américaine sans envergure d'où il sera une fois de plus expulsé. À la fin du roman, il se retrouve dans un pays en guerre jamais nommé (on pense à l'Afghanistan, à l'Irak, à la Syrie peut-être) où il trouvera l'aboutissement, sinon le sens, de sa quête.

Si Nino Ricci nous donne des indices sur son personnage – le conflit avec son père (quelques épisodes de violence passée sont relatés), le mépris qu'il éprouve à l'égard de son frère (qui a fait fortune dans l'immobilier) et de ses collègues, sa relation ambiguë, entre amour et haine, avec sa mère et sa femme Julia –, il ne cherche jamais à l'expliquer. Ricci décrit plutôt, avec une sorte de jubilation, la spirale infernale dans laquelle est aspiré son personnage, où on le suit sans le comprendre. Comme l'écrit l'auteur : « Le paradoxe de l'histoire est qu'elle est forcément irrévocable. »

On pourrait croire que mal dormir, ce n'est finalement pas si tragique, on n'a qu'à prendre des somnifères au moment de se coucher, des stimulants au réveil. Mais c'est loin d'être aussi simple et ce problème aurait même conduit certaines personnes au meurtre dans ces moments que le médecin de David qualifie d'« éveils confusionnels ». Ainsi, un homme a poignardé sa femme à quarante-quatre reprises, un autre a assassiné son enfant parce qu'il croyait avoir affaire à un animal féroce. Entre le rêve et la réalité, la frontière paraît bien fragile.

Remarquablement documenté sur les troubles du sommeil, le fonctionnement du cerveau (on apprend notamment que ses deux hémisphères « hébergent des consciences en conflit, opposées jusque dans leurs allégeances politiques, leurs préférences alimentaires, leurs croyances religieuses »), ainsi que sur l'histoire de la Rome antique, *Sommeil de plomb* se lit comme un thriller : une fois qu'on l'a commencé, on ne peut plus s'arracher à sa lecture. L'écriture est efficace, presque clinique dans sa description de la déchéance, par instants poétique (on lit par exemple que « le couchant s'étirait comme le dernier souffle d'un monde déchu »), le rythme, haletant, le traitement, implacable. On en sort étourdi. ♦

☆☆☆☆
Nino Ricci
Sommeil de plomb
traduit de l'anglais (Canada)
par Marie Frankland
Montréal, Leméac
2017, 264 p., 27,95 \$



La dérive des sentiments

Michel Lord

Autant que le roman, la nouvelle sait être polyphonique, dialogique. Ce recueil en est un brillant exemple.

Franco-Ontarienne de naissance, Stéfanie Clermont donne la parole à une pléiade de personnages, Sab (Sabrina) en tête. Ce *Jeu de la musique* – titre qui rend plus ou moins justice au contenu de ce recueil, j'y reviendrai –, prend la forme d'un presque roman fragmenté en diverses nouvelles. Sab et ses amies – dont Céline et Julie, la mère de cette dernière et son amant Barry, ainsi que Vincent et l'amant Jess – reviennent de manière cyclique pour former une étonnante polyphonie des années 2000. Des événements, marqués entre autres par l'amour et la mort, réapparaissent comme des échos sporadiques tout au long du recueil, dont le suicide de Vincent, ami très cher de Sab, de loin la narratrice la plus importante, qui note tout dans un cahier qu'elle traîne avec elle dans tous les bouges, communes, restaurants ou autres lieux de passages de sa traversée du continent, entre Ottawa, mais surtout Montréal et la côte Ouest américaine, où elle vit en alternance avec son amant Jess.

Le plus étonnant à propos de ce dernier, on le trouve dans la longue nouvelle, « Toutes celles que j'ai connues et aimées ». Au cours des neuf ans que dure la relation amoureuse entre Sab et Jess, jamais il n'est question spécifiquement de transsexualité, mais on devine la chose, au milieu de la nouvelle, en notant un simple changement de pronom personnel : Jess passe du « il » au « elle », et Sabrina se désole de la perte subie : « Tu disparais sous le poids de ton amour pour quelqu'un qui n'a plus de sexe. »

La scène la plus tragique est toutefois celle de l'enterrement de Vincent, dans « Adieu », placée au milieu, au creux du livre. Sab, effondrée, en larmes, entourée des personnages principaux du recueil, vit un moment affreux, Vincent étant « [s]on premier mort ».

Mais ce qui parcourt ce recueil polyphonique, c'est surtout la vie qui bat. Cela est patent dès le tout début dans « L'employée ». Sab travaille dans un kiosque de petits fruits, au marché Jean-Talon. Elle note tout ce qu'elle fait et veut faire, ce qu'elle dit et entend, évoque son lieu de naissance (Ottawa) et soupèse les qualités de Montréal et de la campagne. Son ambition littéraire la pousse à rester en ville, même si sa vie y est médiocre et ponctuée de passages à vide sur l'aide sociale.

Le discours polyphonique éclate dans « Épine de Mayo », nouvelle dans laquelle Sabrina fête le jour de l'An 2013 avec des amis réunis à Mayo, en Outaouais, autour de la famille de Céline. Même s'ils ont trop bu la veille, ils discutent fort du sort du monde (sommet du G20, émeutes, *Occupy*, Égypte de Morsi...) autour d'un copieux déjeuner. Sabrina note tout des paroles échangées lors de cette discussion à laquelle elle ne participe qu'en spectatrice. Un moment, elle n'est plus sûre de rien, remet toutes ses amitiés en question et se demande « pourquoi [elle] n'arriv[e] pas à [se] faire aimer de Jess ». Puis, à la fin, seule en forêt, elle prend une épine d'un fruit et se promet de se « l'enfoncer dans la gorge la prochaine fois [qu'elle aura] envie de trop parler ». Voilà une étrange autoflagellation.

Les hauts et les bas de la vie

À Montréal, les choses vont souvent mal pour Sabrina. Dans « Réunis », elle erre dans la ville à vélo, lit Jung, cherche un sens à sa vie, se sent seule, angoissée, entre dans une salle de cinéma où « elle s'élève au-dessus de la colère, au-dessus de l'analyse de son monologue intérieur perpétuel, au-dessus de la tension, des poings levés ». Là, dans cette salle, elle sent que « tous ensemble [les gens sont] réunis », mais à la fin « elle ne veut plus rien que de fermer les yeux et se représenter un soleil couchant rouge, chaud et doux comme l'opium ».

La dépression, on le voit, guette plusieurs personnages dans ce recueil dont les cinq parties de longueur fort inégale alignent des nouvelles (d'une à quarante pages) qui mettent ainsi en scène une faune saisie surtout dans ses moments difficiles. De révolte aussi contre la société bourgeoise. Pourtant, vers la fin, un peu d'espoir fait surface dans « Portrait ». Julie, autrefois pétillante illustratrice et tatoueuse, déprime depuis un an. Sa mère vient la voir, l'incite à recommencer à dessiner. La fille fait alors le portrait de sa mère, elle-même autrefois dépressive, et qui s'en est complètement sortie depuis qu'elle a quitté son amant Barry, cinq ans plus tôt. Cette mère, libérée, fait tout : du canoë, du piano, voyage, ouvre un restaurant ; elle qui passait son temps en robe de chambre, quand Julie était petite. Fouettée à son contact, la fille sort lentement de sa léthargie. La rédemption est donc possible.

Dans l'avant-dernière nouvelle, « Ottawa », on s'attend à un portrait-charge de la ville (ou à son éloge), mais tout reste discret entre Sabrina et sa famille, heureuse de la retrouver après son périple américain et son aventure avec Jess. Aucunement amère, Sab est plutôt « ébahie » de constater que « quelqu'un [l]'a aimée à ce point-là ». Le recueil se clôt avec la nouvelle éponyme. Sab et ses amis, dans une taverne à la campagne, imaginent divers scénarios entrecoupés de chansons, d'où la mince référence au « jeu de la musique ». Le dernier de ces scénarios est un fragment de science-fiction catastrophique où « tout pourrait arriver, [car] c'est une fin ouverte », comme le recueil.

Ce presque roman par nouvelles, écrit à un train d'enfer, brassant, bousculant des mondes d'émotions, des sentiments, d'événements et d'idées qui se confrontent dans un beau désordre dialogique, mérite lecture et relectures.

☆☆☆☆
Stéfanie Clermont
Le jeu de la musique
Montréal, Le Quartanier
coll. « Polygraphe »
2017, 344 p., 26,95 \$

